

DUC D'ORLÉANS

UNE EXPÉDITION



DE
CHASSE AU NÉPAUL



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3

—
1892



AU CAMP

Le 2 mars, vers huit heures du matin, on vit pourtant des tentes s'entr'ouvrir et des têtes se montrer. Bientôt tout le monde fut en mouvement. Ceux-ci cherchaient leurs fusils et leurs cartouches, arrivés tardivement dans la nuit, et placés à la diable sous les vérandas ; ceux-là s'enquéraient de leur attirail photographique. Ma curiosité fut bientôt attirée par la vue des éléphants rangés au sud de notre camp. Ces grands animaux qui semblent si parfaitement immobiles à distance, sont curieux à observer de près. Ils se balancent d'une jambe sur l'autre et ne restent jamais absolument en repos. Leurs grandes oreilles vont et viennent sans cesse, et leur trompe ramasse toujours quelque chose, soit pour manger, soit pour chasser les mouches. Les uns ont de belles et grandes défenses entourées d'un ou de plusieurs anneaux de cuivre ; d'autres ont des défenses minuscules : les femelles n'en ont pas. En ce moment Williams s'occupe à assigner à chacun d'eux la personne qu'il devra porter. Le mien est un des plus grands et le plus fort de la bande, quoique n'ayant pas de défenses.

Ces éléphants ont été prêtés pour toute ou partie de la chasse. Les deux plus beaux, à défenses, appartiennent au maharadjah Durbunga. Les autres sont la propriété de MM. Shillingford, les grands chasseurs de Purneah; quelques-uns, cependant, ont été acquis par Williams.

Celui-ci veut nous faire faire connaissance avec les éléphants et le pays avant de nous aventurer dans la jungle contre les tigres. Presque tout le monde est très fatigué, aussi Williams n'est-il suivi que par mon cousin, le duc de Montrose et moi; nous sommes chacun sur un *padd*, avec une carabine de rechange derrière nous. Les premiers moments nous étonnent encore et nous nous retenons quelque peu aux cordes, mais bientôt nous nous y faisons et nous tirons sans être aucunement gênés par les mouvements de notre monture. Nous traversons d'abord la Coosy, près de notre camp et nous nous dirigeons vers la Grande Coosy, au sud-ouest. Après quelques coups de fusil, du reste sans résultat, sur des chacals et autres animaux de rencontre, nous arrivons à la rivière Grande Coosy. Grande, elle a dû l'être, mais, en ce moment, elle n'a plus d'eau, si l'on excepte quelques petits filets et des flaques stagnantes. Un immense désert de sable montre son ancien lit. Le long des filets d'eau nous voyons de véritables rangées de gros crocodiles aux museaux pointus qui se chauffent au soleil, et sur les flaques d'eau des vols de cigognes et de canards casarkas.

Nous nous approchons des crocodiles : ils nous laissent arriver jusqu'à une centaine de mètres, mais alors ils glissent sous l'eau. Plus loin nous sommes mieux favorisés. Arrivés à environ cinquante mètres, nous leur envoyons une décharge de six coups de 577. Deux d'entre eux semblent sérieusement blessés, car ils

Pendant ce temps un indigène était amené devant Williams; cet Indou avait demandé à l'entretenir en particulier. Le nouvel arrivant a la face jaune, le nez épaté, la taille petite. Il est armé d'un énorme *coukri* passé dans la ceinture. Nous reconnaissons en lui un Népaulais. Williams lui accorde l'audience demandée, et, après une assez longue conversation, mon cousin Henri et moi présents, ce Népaulais nous apprend qu'il est *detto* (sorte de petit seigneur) et surtout grand *chicari*. Il promet de nous faire voir des tigres et des rhinocéros. Pour bien marquer que sa protection nous est assurée, il nous donne, à mon cousin et à moi, son gigantesque *coukri*, ce qui lui attire, de notre part, force remerciements à lui transmis par l'intermédiaire de Williams. Celui-ci, qui connaît bien ses Népaulais, se demande à quelle fin ce « seigneur » est venu ainsi à nous sans escorte et sans ordres de Katmandoo, car nous attendons de cette ville trente-cinq éléphants et plusieurs *chicaris*. Chose curieuse, le *detto* n'avait parlé ni d'ordres de Katmandoo ni d'éléphants. Ceci nous parut louche.

Comme nous étions sur le territoire anglais, nous résolûmes de pousser le lendemain une pointe jusqu'au Népaul, pour voir ce qu'il en adviendrait. Les Népaulais, très jaloux de leur autonomie et de leur frontière, ne nous laisseraient naturellement pénétrer que dans le cas où ils auraient reçu des ordres de leur gouvernement.

Ce plan adopté, il fut décidé que, le lendemain, tout le monde serait debout à six heures et demie; le déjeuner aurait lieu immédiatement et on partirait aussitôt après. Mais la soirée n'était pas terminée. Mon cousin, le duc de Montrose, Williams et moi, fumions tranquillement notre pipe dans la salle à manger,

étions écœurés du mauvais vouloir des Népaulais et des multiples difficultés qu'ils nous opposaient. On s'en souvient, le gros capitaine Saahib s'était d'abord présenté comme le chef des Népaulais envoyés à notre rencontre vingt jours auparavant. Mais nous avons découvert, au bout de quelque temps, qu'un jeune juge, Soobah Saahib, était le véritable chef et, de plus, qu'il nous était parfaitement dévoué. Or le capitaine Saahib l'avait tout uniment supplanté. Profitant d'une maladie du Soobah, il fit tous ses efforts pour nous empêcher de tirer des tigres et nous amener à renoncer à la chasse. Il alléguait, de plus, que ses ordres ne comportaient que vingt jours de chasse et que nous n'avions pas de passe régulière à lui exhiber. De telles manières d'agir nous avaient exaspérés, et comme nous n'avions pas tué de tigres depuis quatre jours — ce qui nous paraissait long — mon cousin et moi avons tenu la veille, par l'intermédiaire de Williams, un *deobar* (réception hindoue dans laquelle on est assis sur deux rangs avec le chef au bout). Nous avons déclaré au capitaine que nous resterions six semaines, télégraphiant en même temps au vice-roi pour obtenir, par son entremise, un ordre formel de Katmandoo et la permission de tuer des rhinocéros, animaux sacrés pour les Népaulais. C'est dans ces circonstances que nous résolûmes d'essayer les services du chicari local, si détesté des Népaulais. L'événement prouva que nos espérances étaient justement fondées.

Donc le 20 mars, vers sept heures du matin, l'actif petit homme était de retour, sa besogne déjà faite. Un kill avait été signalé dans une île près de Bela Topoo, mais un peu à l'est. Le chicari, parti à trois heures du matin, avait suivi un bras desséché de la Coosy qui le conduisit près du kill. Rampant au milieu des herbes,

CHAPITRE II

Le Népaul, où nous avons passé six semaines de chasse, est un État indépendant, dont la frontière sud se trouve à cent lieues environ au nord-ouest de Calcutta. Il confine au nord et à l'est au Thibet. Son étendue est considérable.

Deux sortes de terrain forment le sol du Népaul. Le nord est montagneux et très découpé. Les glaces et les neiges éternelles couvrent les sommets. Le mont Everest, un des plus élevés du globe, domine toute la chaîne de son superbe dôme blanc. A ses pieds s'élève Katmandoo, capitale du Népaul, où habite un résident anglais. Le sud appartient aux hauts plateaux qui, sous le nom de Teraï, longent toute la chaîne de l'Hymalaya; le terrain en est plat et uni, parsemé de forêts et de jungles. Cette partie du pays est célèbre par les chasses dont elle est le théâtre, mais pendant les trois quarts de l'année la fièvre pernicieuse occasionnée par les eaux stagnantes en exclut totalement les Européens. Ceux-ci ne peuvent y vivre, et avec les plus grandes précautions, que de février à la fin d'avril.

C'est dans le Téraï népaulais que nous avons fait toutes nos chasses. Nous suivions la rive gauche de la rivière Coosy. Cette rivière, sans lit déterminé, coule au milieu d'une grande plaine marécageuse couverte de longs roseaux s'étendant depuis le pied des montagnes de Katmandoo jusqu'à Purneah, la première ville anglaise près du Gange. Tantôt l'eau de la Coosy se répand en de vastes nappes sur des boues profondes, tantôt elle se précipite dans d'étroits canaux que la rapidité de sa course creuse de jour en jour. A chaque changement, l'ancien lit, mis à sec, devient un désert de sable brûlant que les vents soulèvent et dispersent aux quatre coins de l'horizon. Ces marais et ces déserts de sable se rencontrent principalement sur la rive droite de la rivière. Sur la rive gauche, constamment suivie par notre expédition, le sol est plus ferme. De vastes forêts le recouvrent, et dans les intervalles des jungles, les habitants cultivent en paix la terre. On distingue dans ces parages deux sortes de jungles : 1° celle que j'ai appelée jungle des ronciers, formée de ronciers impénétrables et de lianes épineuses qui barrent la route à chaque pas ; 2° la jungle d'acacias, plus praticable, faite d'une espèce de futaie de mimosas ou d'acacias assez espacés mais très touffus. Le sous-bois est formé de hautes herbes appelées *Tiger grass*, où l'on trouve tant de cerfs et de gibier de tout genre.

Une seule et immense forêt se rencontre dans ce pays, la Sal Forest, vaste futaie dont les arbres très espacés tiennent le milieu entre le tulipier et l'érable. Leurs troncs symétriques et leur feuillage en parasol forment un dôme impénétrable au soleil, mais qui ont pour effet d'étouffer toute végétation. Le sous-bois n'existe pas. De loin en loin s'élèvent de curieux édifices à clochetons, de ton grisâtre, qui montent à deux ou trois mètres ; ce sont

disent cette liqueur contraire à leur santé, ils s'en régalerent. Ils font de même à l'égard de tous les animaux de la jungle depuis le tigre jusqu'au perroquet en passant par le paon et le toucan. Quelques chicaris possèdent de vieux fusils à baguette des plus fantastiques avec lesquels ils tirent jusqu'à une dizaine de mètres, car leur adresse est telle qu'ils approchent les animaux et les tirent pour ainsi dire à bout portant.

Mais ils sont horriblement superstitieux. Quand ils se sont mis en tête qu'une chose doit leur porter malheur, ils se feraient tuer plutôt que de changer d'idée.

On se rappelle peut-être que, le premier jour, un detto était venu nous offrir ses services comme chikari et que M. Williams, qui le connaissait déjà, s'était beaucoup réjoui de l'avoir avec nous. Dès le début, les Népaulais le tinrent à l'écart. Mais un jour vint où nous le réclamâmes disant que nous en avions besoin pour l'envoyer chercher le cobber d'un rhino. Le mot produisit un effet immédiat. Le detto fut envoyé à la recherche du rhino, mais il ne revint pas, car dès qu'il eût quitté notre camp, il fut pris et conduit en prison par les Népaulais. Le rhino étant une bête sacrée, comme ressemblant à la vache, l'animal sacré par excellence, les Népaulais emploient tous les moyens pour empêcher les étrangers d'en tuer. Aussi, quand M. J. Schillingford en tua un, il y a quelques années, sur l'emplacement même de notre camp de Bobia, fut-il entouré par les Népaulais et conduit en prison jusqu'à ce qu'il fût relâché et ramené à Purneah par ordre de Katmandoo.

Quelques semaines avant de quitter le Népaul, nous avons obtenu de Katmandoo la permission de tuer quatre rhinos, mais

nos Népaualais prétextèrent qu'ils n'avaient pas d'éléphants en état de faire cette chasse. Nous ne pûmes jamais voir la queue d'un, quoique nous ayons battu des jungles que les rhinos avaient certainement passées depuis peu.

Les Népaualais sont aussi excessivement superstitieux en ce qui concerne les tigres. Bien des fois en passant dans des villages où le tigre avait rôdé toute la nuit, nous demandions des renseignements qui nous étaient refusés. D'autres fois même, c'étaient de pauvres coolies qui, en traversant une jungle, venaient de voir passer le tigre et qui refusaient de dire même s'ils l'avaient vu. En voici la raison. Ils croient que s'ils indiquaient aux blancs la retraite d'un tigre dont ils n'ont souffert ni dans leur personne ni dans leurs propriétés, et que ce tigre ne soit pas tué, il viendra attaquer le traître qui l'a vendu. Si au contraire il meurt, ils croient encore que son esprit viendra le tourmenter, portant malheur à lui et à sa famille. C'est très bien de leur part, mais souvent fort désagréable. On croit tenir un tigre, un seul renseignement pourrait décider de l'heureuse issue de la chasse, et la déveine veut que vous tombiez juste sur un maniaque non encore visité par le tigre et ce mal blanchi ne vous donnera de renseignements ni pour or ni pour argent. Quelquefois aussi, ce sont les chicaris qui viennent vous ennuyer de leurs vieilles histoires rappelant les contes de fées qu'on me narrait dans mon enfance. Un jour que nous chassions le gros tigre, nos chikaris refusèrent presque de marcher. On peut penser si ce refus nous mit de bonne humeur ; mais leurs explications nous rendirent immédiatement la gaieté. Le chef chikari nous dit en nous implorant de ses deux mains jointes que nous ne connaissions pas le grand tigre sur

CHAPITRE V

Généralement la chasse au tigre à pied se fait dans les parties de l'Inde où le terrain est impraticable aux éléphants. C'est dans le centre de l'Inde ou les sundarbands qu'elle se pratique le plus. Nous verrons d'abord les sundarbands puis le centre de l'Inde.

Les sundarbands sont des îles marécageuses formées par les différentes branches de l'Ougli à son embouchure. La jungle y est épaisse et haute et surtout excessivement boueuse. Les éléphants ne peuvent pas y circuler. Mon cousin était à bord d'une espèce de ponton remorqué par un petit vapeur et descendait le bras de l'Ougli vers la mer. Il avait pris avec lui des bœufs et des vaches pour servir d'appât aux tigres et chaque fois que sur son chemin un tigre lui était signalé, il attachait une vache, attendait que le tigre l'eût tuée et que le cobber lui en fut apporté pour se mettre à sa poursuite. MM. de Morès et de Boissy l'accompagnaient dans cette intéressante expédition. J'emprunterai à son récit même les différents points qui se rapportent à la chasse au tigre à pied.

LE « GENERAL SHOOTING »

CHAPITRE PREMIER

Ce qui nous a tous frappés nous autres chasseurs européens, c'est la prodigieuse quantité de gibier de toutes sortes que renferment les jungles du Népal. Habités à voir beaucoup de perdrix en tel endroit, des cerfs en tel autre, des faisans dans un autre encore, nous n'avions pas la moindre idée que tous ces animaux pussent se trouver groupés en foule dans le même bouquet d'arbres, dans la même touffe d'herbes. Aussi le premier jour marchâmes-nous de surprise en surprise. Je ne veux donner ici qu'un aperçu du nombre de pièces que l'on peut tirer dans ces vastes jungles et esquisser les mœurs des animaux les plus intéressants.

Nous commencerons par les cerfs ; nous en trouvâmes trois espèces différentes : le *hog deer*, l'*axis* et le *sambur*.

Le *hog deer*, ou cerf cochon, se rencontrait par centaines dans les grandes herbes (*tiger grass*) ou dans les bouquets d'acacias semés au milieu des marais. C'est un animal assez petit, tenant le milieu entre le daim et le chevreuil, au pelage brun foncé et

chantant des cantiques, j'arrive au camp. Je n'ai pas trouvé la route longue, le soleil chaud, et n'ai pas même remarqué l'absence totale du gibier, ce qui est beaucoup plus grave pour un fervent chasseur.

Le dîner est fort gai, car c'est le dernier que nous allons faire tous ensemble ; le lendemain notre compagnie devra se séparer. Nous portons divers toasts, non sans discuter encore les nombreux incidents de cette curieuse et intéressante expédition.

Le lendemain de bonne heure nous partons tous dans une grande voiture, celle qui nous a amenés, et nous arrivons à Purneah avant la forte chaleur. Pourtant, il fait déjà près de cinquante degrés à l'ombre, mais c'est la fraîcheur. A notre arrivée, inspection générale de nos trophées. Ce sont d'énormes peaux de tigres, de crocodiles, des têtes de cerfs et de sangliers et toute une collection d'animaux empaillés qui sont ma propriété particulière. Le coup d'œil est assez joli.

Après un jour donné à nos arrangements et au repos, nous repartons de Purneah le vendredi 13 avril. La masse énorme de nos colis a complètement affolé les employés de la gare qui refusent de les charger. Par une habile manœuvre, M. Williams s'empare de la passe du mécanicien, qui ne peut partir sans être muni de cette pièce et il fait empiler nos caisses dans les fourgons. Nous arrivons au bateau avec une heure de retard. Là nous revoyons pour la dernière fois notre chère Coosy avec ses crocodiles dormant au soleil et ses bandes d'oiseaux de toutes les couleurs. Les marsouins du Gange nous suivent en jouant et semblent vouloir nous souhaiter bon voyage.

Le 14, nous étions de retour à Calcutta, où nous rencontrions

CAMPS	TIGRES	CERFS	SANGLIERS	PAONS	SINGES	PERROQUETS	POULES D'EAU	COQS DE JUNGLES	MILANS	VAUTOURS	TOURTELLLES	CROCODILES	CAILLES	BÉCASSINES	FLORICANS	CORBEAUX	PERDRIX	LIÈVRES	DIVERS		TOTAL		
SISWAH-GADDY	>	>	>	>	3	1	1	>	7	1	10	1	1	>	1	>	7	2	1 Jabirus. 1 Butor.	2 Ecureuils. 1 Toucan.	5	42	
AWNOGEAH GHAT.	1	11 3 27 12	1 13	>	>	10	17 8	7	2	2	25	12	7	20	1	>	14	1	1 Héron. 1 Chacal. 2 Grands-Ducs.		4	188	
BOBIA	1	18 7 16 5 11 12	12 12 1 1	1 1 2	3	1 5	18 10 19	10	14	2 1 7 5	21 51	1	>	31 38 87	5	>	15 12 25	3	1 Chacal à cheval. 12 Vaneaux. 1 Engoulevant.	4 Toucans. 7 Butors.	25	509	
AWNOGEAH GHAT.	2 coup double 1	24 3 25	11 2	11	5	32 15	3	>	3 15 12	>	5	1	11	40 17 5	1	>	19	>	1 Casarka. 1 Ibis. 1 Lorient.	10 Grands-Ducs. 1 Toucan.	14	254	
DEWANGUNJ.	1	>	>	2	21	3 10	2 4	8 12	>	7 2 5 12	3 11 41	>	13	56 42	>	>	12	>	20 Geais bleus. 5 Aigles. 3 Oiseaux serpents. 8 Grands-Ducs. 6 Toucans.	7 Martins-Pêcheurs 12 Aigrettes. 4 Courlis. 11 Pics. 3 Chacals.	1 Cobra. 1 Boa. 1 Civette. 7 Pics peintes. 1 Mongoise.	89	358
AWNOGEAH GHAT.	>	8 10	1	>	2	17 3	>	>	>	>	20	5 15	2	62	1	>	14	1	7 Aigles. 21 Culs-blancs. 13 Butors.		41	189	
BOBIA	5 avec les petits mort-nés 1	9 3 15	12 1	2	4 7	27 19	>	11	1 blanc	>	45 63	4 6	3	18 27 15	2	>	12 21	1	1 Cigogne noire. 4 Engoulevants. 5 Vampires. 17 Hirondelles de mer.	6 Hérons. 3 Pics-verts. 2 Aigles.	38	372	
DEWANGUNJ.	>	>	>	>	>	5	>	>	>	>	19	>	1	>	>	>	>	>	1 Toucan. 2 Chouettes.	1 Faucon blanc. 5 Aigles.	9	34	
FRONTIÈRE	>	>	>	>	>	13	>	1	>	42	34	>	3	>	>	59	>	>	3 Aigles. 12 Pics peintes. 8 Geais bleus. 11 Guépiers.	7 Loriots. 3 Gros-becs. 2 Mongooses.	46	198	
BANIAN.	>	>	10	>	>	>	>	>	>	21	53	>	>	>	24	2	1	>	10 Geais bleus. 3 Pics peintes. 5 Loriots.	1 Ibis. 1 Cormoran.	20	128	
CAMELPOOR	>	>	>	>	>	15	>	>	>	9	>	>	>	>	52	>	>	>	5 Toucans. 1 Héron. 7 Pics peintes.	32 Vampires. 5 Pics. 3 Loriots.	53	129	
PURNEAH	>	>	>	>	>	>	>	>	>	>	>	>	1	3	>	19	1	>	5 Canards. 3 Sarcelles. 11 Grèbes.	7 Martins-Pêcheurs. 1 Poisson de 7 livres.	27	51	
TOTAUX	12	216	57	19	45	176	82	49	56	116	403	22	62	451	41	154	154	9			371	2442	

MM. de Breteuil et Saulti ; ils revenaient d'une expédition de chasse en Assam. Nos deux compagnies rapportaient vingt-deux tigres, quinze rhinocéros, trente-cinq buffles et quantité de cerfs et de sangliers. En somme, notre succès avait été complet et nous avons prouvé aux Anglais que les Français peuvent réussir aussi bien qu'eux dans ces expéditions de chasse au gros gibier.

Un mot seulement en terminant sur la manière dont nous avons été traités par les Népalais.

Au début, ils se montraient des plus complaisants, obséquieux même ; ils étaient aux petits soins pour nous. Ils pensaient sans doute que nous serions bientôt lassés par le climat de leur pays, à qui, dit la tradition populaire, la fièvre forme une frontière infranchissable. Lorsqu'ils virent que nous ne souffrions nullement et que nous étions enragés pour la chasse, ils essayèrent de nous dégoûter et de nous empêcher de tuer des tigres. Leur mauvaise volonté fut déjouée par l'habileté de M. Williams, qui a acquis par une longue pratique la connaissance de toutes les ruses de ces peuples. Se voyant battus sur ce point, ils voulurent nous expulser de leur territoire, sous prétexte que nous n'avions point de passe. Il faut le dire, notre seul papier était un télégramme du ministre du Maharadjah. La question était plus grave. Force fut de télégraphier à Katmandoo pour que des ordres précis fussent envoyés à notre escorte népalaise qui prétendait nous chasser du pays où elle devait nous conduire. Les ordres vinrent heureusement. Ils étaient formels, car le décor changea comme par enchantement. Les tyrans de la veille devinrent des serviteurs empressés, surtout à l'approche de l'heure de la séparation. Ils tenaient à avoir de nous une lettre par laquelle nous reconnaîtrions leur zèle et leur dévouement ; sans

cette lettre et sur la moindre plainte de notre part ils auraient eu la tête tranchée à leur retour, par ordre de ce féroce ministre, qui n'avait pas reculé devant l'assassinat de son oncle pour occuper sa place.

Malgré ces petites difficultés, notre expédition eut un plein succès et nous revînmes tous en bonne santé de ce terrible Terai népaulais.

Tous mes compagnons garderont aussi bon souvenir de ces quelques semaines passées dans les jungles sauvages, au milieu des tigres et des animaux de proie que nous avons eu le plaisir de chasser non sans périls mais sans dommages. C'est du moins mon espoir.



FIN